

Un an à l'écart... Premier anniversaire du centre d'artistes de Rouyn-Noranda

Louise-Solanges Lacasse

...ions — énumérations
Number 59, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46674ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacasse, L.-S. (1994). Un an à l'écart... : premier anniversaire du centre d'artistes de Rouyn-Noranda. *Inter*, (59), 69–70.

UN AN À L'ÉCART...

Premier anniversaire du centre d'artistes de Rouyn-Noranda.

Louise-Solanges LACASSE

Parler d'arts visuels en Abitibi-Témiscamingue oblige à se poser des questions essentielles sur l'environnement dans lequel on vit. Il s'agit, en fait, de deux régions distinctes réunies pour donner lieu à l'un des plus grands territoires du Québec : le Témiscamingue, davantage rural et dépendant des industries du bois, et l'Abitibi, dont le sol et le sous-sol sont à jamais meurtris du pic des mineurs. Pays aride, difficile, pays nordique, pays plat à la lumière merveilleuse et où l'horizon n'en finit plus, pays des aurores boréales... Les Témiscabitiens sont attachés à leur coin de pays. L'immense réserve faunique La Vérendrye — des milliers de kilomètres carrés de forêts d'épinettes brûlées et d'innombrables lacs — les isole du grand centre, de la métropole.

En art, comme dans tous les autres domaines, quand l'inspiration du lieu et l'auto-réflexion ne suffisent plus, on se tourne alors vers la métropole pour constater avec regret que les réalités se sont transformées en mythes au-delà du parc. Les mythes étant plus difficiles à déconstruire que les réalités à bâtir, on se heurte alors à la mentalité statique du référent culturel métropolitain. Pourtant, au cours de la dernière décennie, la région de l'Abitibi-Témiscamingue connaît un développement et un essor non négligeables surtout si on la compare à d'autres régions mieux nanties.

Suite à l'inertie du Sud et aux frustrations locales, les artistes témiscabitiens ont donc cessé d'attendre le messie de la métropole et ont décidé de s'implanter chez eux à leur manière propre. À cet effet, ils se sont regroupés, dans un premier temps, dans le Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue (CAAVAT) et ont ensuite mis sur pied un centre d'artistes, L'Écart... lieu d'art actuel, qui vient de compléter sa première année d'existence.

En 1992, après une profonde remise en question et une consultation auprès des artistes professionnels de la région, le CAAVAT a précisé son action, élaboré une politique artistique définie et implanté un véritable centre d'artistes autogéré. Cette approche d'auto-gestion a permis aux artistes de prendre en main la diffusion de leur production, sans intermédiaires autres que leurs propres représentants.

Depuis la germination de ce lieu jusqu'à ce premier anniversaire, l'énergie et les émotions ont fluctué comme un

thermomètre abitibien au printemps. Concilier les diverses tendances, rejoindre les artistes disséminés sur le très vaste territoire, contrer les préjugés sur l'art et ses producteurs, élaborer une vision collective précise, telles furent les manœuvres d'attaque du nouveau centre. Cependant, le plus gros défi fut sans doute de rallier les artistes en marge afin de rendre le regroupement viable à long terme et compétitif à l'échelle nationale.

Comme son nom l'indique, L'Écart... veut tout d'abord s'écarter des sentiers battus. Paul OUELLET, artiste d'Amos, écrivait lors de l'inauguration du centre : « ... parce que créer c'est s'écarter, s'écarter des sentiers battus, s'écarter du quotidien, de l'habitude... S'écarter en soi-même, s'abandonner, se perdre, visiter sa folie, arpenter son labyrinthe, poursuivre son minotaure. » Les paroles de Paul ont scandé toute cette entreprise et demeurent bien présentes dans la tête des organisateurs à chacune des activités. La mentalité abitibienne et la rigueur des conditions de vie d'ici nous ramènent d'ailleurs très vite à ce principe essentiel : ne pas perdre de vue le fondamental et ses vérités primaires. La simple survie nous empêche de voler trop haut vers l'idéal des autres prescrit par un système centralisé et avide de s'approprier les régions et ce, en niant leurs contributions.

Une première programmation diversifiée

Malgré les délais très courts entre sa conception et sa réalisation, L'Écart... a pu inscrire une première programmation diversifiée où se côtoyaient des artistes d'ici et d'ailleurs. Cette confrontation enrichissante est venue fortifier le sentiment d'appartenance à la région d'abord, et

au reste du monde ensuite.

Deux mois après la décision entérinée par l'assemblée générale d'ouvrir un centre d'artistes, on inaugurerait officiellement le lieu d'art. Le centre a ouvert ses portes sur une exposition collective régionale, *Trace*, qui regroupait 14 artistes et une vingtaine d'œuvres de toutes les disciplines des arts visuels. Cette exposition faisait le point sur la situation régionale et voulait laisser une trace collective tangible de la production abitibienne de 1992 par le biais des traces de parcours fragmentés de chacun des artistes participants.

À peine quelques jours plus tard, une artiste multidisciplinaire de Montréal, Lee SAUNDERS, venait présenter ses performances et offrir des ateliers aux artistes et étudiants de la région. Cette activité artistique dynamique et les réflexions particulières de Lee sur le processus de création ont donné lieu à un véritable débat sur la pertinence de s'écarter des sentiers battus. Davantage encore que l'exposition d'envol du centre, les performances de Lee ont précisé l'importance de maintenir ce lieu d'art ouvert à la multiplicité des formes artistiques et d'entretenir un dialogue axé fortement sur la participation d'artistes de l'extérieur. Pour survivre, le centre doit absolument faciliter l'accès aux artistes des autres régions périphériques et ceux des grands centres. Cependant, il en coûte très cher à L'Écart... pour faire venir les artistes d'ailleurs. Si l'on pense qu'un billet d'avion Montréal-Rouyn coûte presque aussi cher qu'un billet Montréal-Paris, il n'est pas étonnant que ces derniers préfèrent s'envoler pour l'Europe plutôt que le Nord-Ouest québécois. Qui les en blâmerait ? C'est seulement en fortifiant ses bases propres, en exploitant ses richesses régionales et en diffusant sa production spécifique sur une plus large échelle que L'Écart... pourra attirer l'énergie étrangère. C'est le principe de l'aimant... Pour l'instant, il faut mettre un peu de piquant sur le fer en multipliant appels de dossiers et sollicitations téléphoniques.

À la mi-novembre, L'Écart... présentait enfin sa première exposition solo, soit *La salle des pas perdus*, une installation photographique de Christiane DESJARDINS de Montréal. Ce travail exceptionnel a littéralement habité l'immense galerie qui est, soit dit en passant, une des plus grandes du réseau. Quatre autres expositions solo — Martine SAVARD, Daniel CORBEIL et Louise-Solanges LACASSE de Rouyn-Noranda et Chantal BÉLANGER de Montréal — ainsi qu'une exposition en duo, associant Gaétane GODBOUT de Rouyn-Noranda et Gylaine DOUCET de Trois-Rivières, se sont enchaînées pour présenter un

échantillonnage intéressant des diverses problématiques en art et de leurs résolutions plastiques. À chacun des vernissages, les artistes commentaient leur travail par le biais d'une conférence. Cette activité a particulièrement suscité l'intérêt général puisqu'elle encourageait l'échange d'idées et de concepts artistiques. Un collectif régional et un collectif étudiant sont venus compléter cette première programmation.

En novembre, une première table ronde a été organisée lors du lancement du répertoire du Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec. Deux représentants du RCAAQ, Bastien GILBERT et Gilles ARTEAU, sont venus informer les membres sur l'état actuel du réseau et les initiatives en cours. Ils ont aussi sondé la réalité abitibienne pendant que nos

Martine SAVARD, *Gros loups aux sept consciences, Gros chiens-loups aux couilles molles, Chien bleu de Gauguin déféquant.*



artistes, eux, sonnaient l'ampleur de l'écart entre le discours et cette même réalité. Et revenait ainsi la sempiternelle question : comment peut-on à la fois répondre aux besoins primaires et pressants de nos artistes d'ici et se brancher activement et harmonieusement sur les débats nationaux qui tiennent à peine compte des réalités périphériques ?

Bien que le 2^e Symposium des arts visuels, *Terre Minée*, ait été pris en charge et mené à terme par le Centre d'exposition de Val-d'Or, L'Écart... a, tout au long de l'entreprise, assuré une présence soutenue dans les différents comités d'organisation et a veillé au maintien des critères établis lors de l'instigation du premier Symposium en 1989.

L'élaboration d'une vision collective

Cette dernière année, L'Écart... s'est surtout penché sur le besoin vital des artistes et leur volonté commune de procéder à l'élaboration d'une vision collective. Ses membres actifs ont examiné sérieusement la production actuelle en Abitibi-Témiscamingue et ont dégagé certaines spécificités qu'ils entendent mettre de l'avant au cours des prochaines années.

Cette vision collective, endossée par une majorité d'artistes et le regroupement régional (CAA-VAT), a amené L'Écart... à définir ses orientations et à établir des critères de professionnalisme équivalents à ceux qui existent ailleurs au Québec et ce, tout en répondant aux besoins spécifiques des artistes régionaux. Le Centre a également sensibilisé davantage la région aux arts de création et d'innovation. De plus, il a cerné des problèmes majeurs tels l'absence d'une relève forte et l'exode inexorable des artistes vers les grands centres.

Il faudra mettre sur pied des activités précises pour intégrer rapidement la jeune relève issue des programmes collégiaux et universitaires en collaborant étroitement avec ces institutions, afin d'assurer une relève désireuse de s'établir dans la région, de continuer le travail entrepris et de confronter le Centre par le biais de ses préoccupations propres.

L'exode presque inévitable des artistes jouissant d'une réputation hors région constitue un autre véritable cartel. Cette fuite continue, certes, mais à une cadence moins rapide, et ces derniers conservent souvent des liens très étroits et une visibilité marquée sur tout le territoire. Ceux et celles qui choisissent de rester, cependant, se retrouvent souvent encore aujourd'hui dans des rôles de développeurs au détriment de leur propre création. Ils investissent dans L'Écart... et contribuent à le structurer et à y développer une vision collective. Ils doivent de plus composer avec le manque de moyens et de ressources, l'isolement, le vaste territoire et le nombre restreint de créateurs professionnels. Qu'à cela ne tienne, ils multiplient efforts et concertation afin d'implanter un centre d'artistes viable et compétitif à l'échelle nationale. L'esprit qui animait les premiers pionniers, il y a plus de 70 ans, demeure bien ancré dans cette nouvelle génération de producteurs culturels. S'étant affiliés au réseau québécois des centres d'artistes et s'alliant aux moyens technologiques, ils ne peuvent que réussir ce défi moderne de créer et maintenir un milieu culturel dynamique et performant ainsi que de participer activement aux différents débats au-delà des frontières régionales.

Parallèlement, les artistes du Nord-Ouest québécois occupent et marquent le territoire de leurs manifestations artistiques et poursuivent un dialogue critique au lieu de s'en remettre aux analyses réductrices. Ils travaillent individuellement et collectivement à cerner l'identité nordique et à déterminer son apport dans la culture québécoise. Ils veulent d'abord et avant tout briser l'isolement dans lequel le découpage géopolitique les maintient. Ils sont conscients de leur appartenance nordique et confirment leurs affinités d'avantage marquées avec les communautés culturelles du Nord qu'avec celles du Sud, irrémédiablement tournées vers les grands centres. C'est en ce sens que L'Écart... soutient les efforts des artistes et s'engage à structurer ses activités futures de manière à répondre à leurs besoins et à fournir les outils nécessaires à leur questionnement.

NIETZSCHE POPS à Rouyn-Noranda.

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : 12^e édition

Du 30 octobre au 4 novembre 1993.

Jacques TESSIER

À cet instant précis, le décompte est commencé. Le désordre, cousin germain du chaos, est pris en chasse par ces mêmes scientifiques qui ont finalement rendu les armes devant les débordements erratiques des sciences exactes vers des zones minées où achoppent les approches pragmatiques. Un Érasme moderne va-t-il refaire l'éloge de la folie ?

Le 12^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue affichait cette année le fou du roi en tête de son générique : *J'ai douze ans*. Dans des écoles secondaires, on a demandé à des jeunes de se laisser aller à s'exprimer sur le thème de la folie, de la fantaisie, du dérèglement. Grande liberté, oui, mais que va-t-on en faire ? Ça n'allait pas de soi. Il n'est pas facile pour un conditionné de dépasser les limites de ses chaînes mentales. Mais une fois celle-ci brisées, l'ivresse est grande. Le Rausch nietschschéen convie à de nouvelles perspectives dans le décodage de la réalité. Le processus a rebranché chez plusieurs ados le fil qui rattache aux arcanes fractals du non-dit et du non-lieu, au déprocessus ordonné de la matière, au chaos.

Le Festival se termine et un communiqué de presse est remis aux journalistes. Il annonce les récipiendaires des prix. En titre : « Des prix qui célèbrent la folie du cinéma ». Le Grand prix Hydro-Québec (prix du public) est attribué au film de Gilles BLAIS *Les fiancés de la tour Eiffel*. Sept handicapés mentaux québécois s'en vont jouer COCTEAU en France. Le Festival européen pour les artistes handicapés mentaux les accueille. L'handicapé-acteur versus l'handicapé-spectateur. Des moments de grâce en éclosion sur la frange de la divergence.

Le Prix animé décerné par le public va au film *The Wrong Trousers* du Britannique Nick PARK. Technique : pâte à modeler. Scénario : un pingouin criminel usurpe l'affection d'un humain pour son chien et se sert de technocollages automatiques pour exécuter un vol de diamant. On nage en pleine turbulence aléatoire, mais on s'applaudit soi-même d'avoir su renouer avec sa petite part intime de prédisposition au crime de lèse-raison.

Le court métrage *Ménage* du réalisateur Pierre SALVADORI a remporté le Prix Télébec. Le jury a primé la satire mordante et tragi-comique qui étale les excès d'une maniaque du ménage. Le dilemme présente son alternative : le café renversé va-t-il atteindre la moquette immaculée avant que l'amie dépressive ne saute de la corniche ? On retient son souffle devant l'appel du vide.

Les prix donc. La déraison se mérite l'or. Qu'en est-il de l'argent et du bronze ?

Spasmes et coups de cœur... dans le désordre...

Il y a des passeports au festival : ceux-ci permettent de voir tous les films. Cette année, on les a appelés *passeports pour la folie*. J'en ai vu, de mes yeux vu, un cinquantaine. Il y en avait 71 en tout. Parmi eux, 24 films d'animation, 22 courts et moyens métrages, et 25 longs métrages. Parfums d'ici et de là : Lettonie, Chine et Brésil, Australie, Italie et Martinique. Dans cette course autour du nombre, il y avait six premières mondiales et huit premières nord-américaines. Les lieux de projection : le Théâtre du Cuivre (TDC) et le cinéma

Paramount. Ce dernier offre les Zoom : ce sont des projections spéciales qui ont lieu en journée (Zoom jeunesse) et en soirée (Zoom thématiques). Les Zoom sont animés par la diva Rachel LORTIE qui est de plus accompagnée d'un invité. Un vrai capitaine de bateau, le capitaine André TREMBLAY commentait le film de Frédéric BACK *Le fleuve aux grandes eaux*. Cette année, une soirée Zoom a été consacrée à un Abitibien qui compte 30 ans de service dans la Boîte du Rêve : Jean-Roch MARCOTTE, président-fondateur des Productions du regard. Son *Sexe des étoiles* est en route pour l'Amérique, ayant été invité par l'oncle Oscar.

Il y a eu aussi un Zoom « émotions fortes », avec *Vibroboy* (réalisation Jan KOUNEN), héros d'origine aztèque qui s'attaque sans pitié à toutes formes de vie, et *Acción mutante* (réalisation Alex de la IGLESIA), effrayant groupe composé de mutants renégats et d'expatriés handicapés qui s'arrachent ce qui leur reste de tripes contre des créatures titanesques diaboliquement immondes. Ça soigne un peu beaucoup. Les tréfonds de la matière ont pris le contrôle de la console. BOSCH revisited.

La guillotine et le pianon

On quitte la rue Gamble pour revenir au Théâtre du Cuivre où m'attend Jean-Claude LABRECQUE. André Mathieu, musicien en première nord-américaine. La vie du petit Mozart québécois qu'on aurait aimé garder petit... pour le contenir davantage. Il est presque gênant de le voir survivre, alcolo et gâteux, s'attaquant au Guinness du pianon. La société coupable de lui avoir volé son enfance a d'autant plus de mal à le supporter étant vieux. J'aurais du faire comme Janis et Elvis. Vic VOGEL qui dit que le père d'André MATHIEU lui donnait une petite *shot* avant ses concerts... À suivre chez la succession... Film courageux sur un sujet qui faisait peur aux producteurs : le héros tombé. Réflexion poignante sur le statut de l'artiste au Québec. La guillotine est sur l'affiche signée ADAM.

Glenn GOULD, autre enfant touché par la grâce, est mort lui à 50 ans. C'était un excéntrique. Il était aussi précis dans sa musique que dans la comptabilité de ses « pilules ». Il se parlait souvent à lui-même, jouait les grands auteurs sur une chaise basse dont il avait lui-même scié les pattes. L'acteur Colm FEORE me raconte qu'il était génial mais gêné ; et qu'il était aussi très secret. Sa vie intime est jouée en bémol : pas de sexionisme. *Trente-deux films brefs sur Glenn Gould*, Variations GOULD de François GIRARD (*Le Dortoir*). On bouge trente-deux fois le kaléidoscope GOULD et on interprète les fragments comme on lit dans une tasse de thé. La fiction est la meilleure biographie.

Un autre enfant roi. Sang bleu celui-là. Louis, enfant roi de Roger PLANCHON. En première nord-américaine. Les désarrois du Roi. Sexuels et n'importe lesquels. Du grand théâtre... avec une caméra dans les jambes. Performance solide de Serge DUPRE et d'Isabelle GÉLINAS. De cap en épée je rencontre Diane LÉTOURNEAU, elle-même musquettaire au service du film documentaire, ses interventions à Rouyn sont toujours hautes en couleurs. Son film *Tous pour un, Un pour tous* est